


Glaz!

Magazine culturel
numérique et gratuit

Complicité...



Laurel et Hardy,
complices jusqu'au bout.

Biefnot/Dannemark :
Un formidable duo d'écrivains

Isabelle Sauvage
Le livre d'artiste,
ou la passion des rencontres.

Et comme toujours,
des photos
& des nouvelles.

Numéro 5
Hiver 2014
ISSN 2417-0615

Ont participé à ce numéro :

Jeanne de Bascher
Caroline Constant
Claudine Frey
Francis Frey
Costa Kana
Gwenaëlle Péron
Stéphane Poirier
Philippe Vourch

Merci à toutes et à tous!

Au Sommaire :

<i>Biefnot / Dannemark</i>	
<i>Deux auteurs qui ne font qu'un</i>	<i>4</i>
<i>Le livre d'artiste,</i>	
<i>une complicité harmonieuse</i>	<i>10</i>
<i>Rencontre avec Isabelle Sauvage</i>	<i>11</i>
<i>Stan & Oliver,</i>	
<i>pour le meilleur!</i>	<i>18</i>
<i>Cézanne et Zola, une complicité troublante</i>	<i>21</i>
<i>Les Nouvelles</i>	<i>22</i>



Complices quand, entre nous, vibrent les couleurs de cet accord secret.

On pourrait croire qu'il faut une longue pratique, une intense fréquentation pour arriver à cette compréhension aussi mutuelle que silencieuse. Mais non, il suffit le plus souvent d'un regard. Un simple coup d'œil dans un rétroviseur. Des pupilles qui survolent la vaisselle d'un dîner et se trouvent par hasard dans le brouhaha des conversations. Le frôlement d'une main auquel répond un regard entendu. Des mots qui arrivent au moment opportun et auxquels on répond le cœur palpitant.

Alors.

Complices toi et moi.

Complices l'aveugle et son chien.

Complices les musiciens.

Complices le père et le fils tout au fond du jardin.

On sait. On sent. Au premier contact. Parfois on ne suit pas son instinct, mais alors il nous rattrape. Peu à peu, au fil des mots, des regards, des caresses peut-être, se tisse ce lien étrange, qui crée une bulle de laquelle les autres sont volontairement - ou pas - exclus. Soudain, ton regard me dit tout ce que tes lèvres ne murmurent pas. Et ma main sur ton épaule exprime en une pression tout le réconfort dont tu avais besoin.

La complicité est un formidable catalyseur. Parce qu'il n'y a plus besoin d'explications. Les paroles, les mots et les gestes s'enchaînent avec fluidité dans une chorégraphie improvisée, mais si juste qu'on pourrait croire qu'elle a été souvent répétée. Etre complices, c'est décupler ses capacités. Deux énergies, deux mouvements, qui vont dans le même sens, et se renforcent l'un l'autre.

Etre complices, pour mieux s'aimer. Pour mieux créer. Pour jouer aussi, tant la complicité évoque quelque chose de joyeux, de primesautier, cet élan vital dont on a tous rêvé.

Mais d'où vient-il cet accord mystérieux qui se fait dès les premières notes, les premiers regards, les premiers pas? Est-il chimique? Cosmique? Y a-t-il quelqu'un, derrière le décor, qui s'amuse à emmêler les fils des étranges marionnettes que nous sommes?

Peu importe.

Tu me regardes. Je te souris. C'est tout ce qui compte.

Gwenaëlle Péron

Biefnot / Dannemark

Deux auteurs qui n'en font qu'un



Organisateur de festivals littéraires internationaux puis éditeur et conseiller, FRANCIS DANNEMARK est l'auteur d'une trentaine de livres, dont vingt romans parus chez Robert Laffont et au Castor Astral depuis 1981, parmi lesquels "Choses qu'on dit la nuit entre deux villes", "Le grand jardin" et "Histoire d'Alice qui ne pensait jamais à rien (et de tous ses maris, plus un)".

Après une carrière de comédienne qui l'a vue interpréter plus de quarante rôles principaux du répertoire classique et moderne, VÉRONIQUE BIEFNOT est passée avec brio à l'écriture ; elle est l'auteur d'une trilogie parue chez Héloïse d'Ormesson (2011-2014) : "Comme des larmes sous la pluie", "Les murmures de la terre" et "Là où la lumière se pose".

Qui mieux que deux auteurs écrivant ensemble peut résumer tout ce qu'il y a de bon dans la complicité? Le duo Véronique/Francis a donné naissance à un nouvel auteur : Biefnot - Dannemark, dont les deux premiers ouvrages paraîtront début mars 2015, aux éditions LE CASTOR ASTRAL.

“LA ROUTE DES COQUELICOTS” est un roman écrit à deux mains, et lu à deux voix puisque la version audio sera offerte à tous les acheteurs.

“AU TOUR DE L'AMOUR” présente des textes plus courts dans lesquels les deux écrivains ont mélangé leurs encres...

Avec gentillesse, bonne humeur et une grande disponibilité, ils ont accepté de répondre aux questions de Glaz!

Pouvez-vous nous raconter comment est né le tandem Biefnot-Dannemark?

L'écriture est présente depuis le début. Nous nous sommes rencontrés lors d'un événement où nous présentions nos romans côte à côte. Par la suite, lors de la sortie de l'"Histoire d'Alice, qui ne pensait jamais à rien"... nous avons ensemble relevé un défi, lancé par un producteur parisien enthousiaste : démonter et remonter entièrement ce roman pour qu'il soit adaptable au cinéma. Entreprise complexe et passionnante ! Le film n'a pas pu être réalisé, hélas, mais nous, nous avons réalisé que nous adorions écrire ensemble, que nous avions l'un et l'autre le désir, le besoin même, de ne pas écrire en solitaire, et que nous nous complétions de façon harmonieuse – et sans problèmes d'ego.

Quelles sont vos méthodes de travail?

Comment nous travaillons ? D'abord en parlant beaucoup ! Au départ d'une idée, d'une situation, d'un ou deux personnages, une histoire naît. On se la raconte en se renvoyant la balle. On joue librement avec les idées qui viennent, en y mêlant des souvenirs, des anecdotes qui nous ont touchés... Nous avons ainsi, sans y penser, constitué un stock impressionnant d'embryons de récits – et il s'enrichit

tout le temps. En parlant, on prend des notes, on les recopie, on les range. On y revient ensuite. Certaines de ces histoires tiennent en trois phrases, d'autres occupent des dizaines de pages.

Parmi elles, l'histoire d'Olena (qui s'appelait alors Nina) et de ses vieilles amies. Celle-là s'est imposée, pour devenir “La route des coquelicots”. Nous avons travaillé de longs mois pour la préparer et pour l'écrire. Et ensuite pour la peaufiner – mais après une pause durant laquelle nous avons commencé un autre roman. Lorsque ces “Coquelicots” ont été terminés, nous avons fini l'autre roman.

Concrètement, nous élaborons entièrement l'histoire ensemble, en parlant puis en revenant sur le scénario qui se construit peu à peu. Quand vient le moment d'écriture, il y a des passages que l'un ou l'autre écrit en version brute et des passages que l'on écrit directement ensemble. Puis tout est revu, discuté, corrigé, réécrit, peaufiné à deux. Autant dire que ça prend du temps... Mais voilà, toutes les étapes de l'écriture nous plaisent. Nous aimons le côté magique, mystérieux, de ce travail, mais nous aimons tout autant son côté artisanal – les vis et les boulons... Et on peut l'avouer : nous aimons nos personnages. Nous ne nous voyons pas écrire sans y mettre du cœur.

Bref, nous n'avons jamais à critiquer le travail « de l'autre » : c'est **notre** travail. Ce qui compte pour nous, c'est l'histoire et ses personnages, c'est le plaisir d'écrire et notre grande envie de partager ce plaisir avec des lecteurs. Nous avons l'un et l'autre des années de travail derrière nous – toutes consacrées aux histoires, celles que Véronique a interprétées comme comédienne, ou adaptées, ou mises en scène, et celles que Francis a écrites, ou éditées, ou fait lire sur scène. Peut-être est-ce un cadeau du temps qui est passé par là : nous n'avons plus envie de briller individuellement. Et nous pouvons mesurer l'enrichissement et le plaisir que ce travail en duo nous apporte. L'univers qui s'ouvre à nous en créant une histoire ensemble est plus large que celui qui s'ouvrirait à nous en solo, plus surprenant. Par ailleurs, stylistiquement, c'est un merveilleux challenge : Biefnot-Dannemark, ce n'est ni Véronique ni Francis ; et encore moins la simple addition des deux. C'est autre chose. Une lectrice qui connaît bien nos livres en solo nous a avoué qu'en lisant un de nos textes, elle s'était pendant un long moment demandé qui avait écrit quoi... Puis elle avait renoncé : c'était une autre voix, qui avait parfois des échos Biefnot, parfois des accents Dannemark, mais qui en réalité n'était qu'elle-même. Vous pouvez aisément le deviner : cela nous a fait vraiment plaisir !

N'avez-vous pas, parfois, l'illusion troublante de vivre dans une sorte d'entre-deux, un monde entre fiction et réalité?

Vivre dans un monde entre deux en écrivant ainsi ? Oui, parfois. Mais sans doute beaucoup moins qu'en écrivant seul ! Lorsqu'on écrit, on ne sait parfois plus où se trouve la frontière entre fiction et réalité, on est seul dans un territoire étrange. Nous, nous n'y sommes pas seuls, dans ce monde-là, nous y

sommes à deux. De là, peut-être, le fait que le côté amusant et passionnant l'emporte sur le côté troublant de l'écriture.

À part ça, il y a quelque chose d'important à ajouter : on peut essayer d'expliquer ce travail en duo, parler du pourquoi et du comment – mais au fond, nous savons qu'il n'y a pas vraiment d'explication rationnelle et qu'au total, c'est un cadeau, une chance, quelque chose de beau qui nous arrive, tout simplement.



Qui a eu, le premier, l'idée du road-movie "La route des coquelicots"?

L'argument de départ de "La route des coquelicots" vient de Véronique. Qui avait en tête quelques personnes bien réelles (contemporaines ou décédées) et l'idée d'un voyage associant une jeune femme étrangère en situation illégale et des vieilles dames. Francis s'est glissé dans l'histoire très vite, avec d'autres personnes, d'autres expériences et souvenirs, et son goût des histoires « en route ». Peu à peu, l'histoire s'est construite, étoffée, et les personnes sont devenues des personnages, nous échappant pour vivre leur vie... (avec nous dans le rôle de guides).

*Voyage, mélange des générations, espoir...
des thèmes qui vous sont chers?*

Le mélange des générations et la transmission d'une génération à l'autre sont, en effet, des thèmes qui nous sont chers. (Ils apparaissent d'ailleurs dans le roman que nous avons écrit ensuite.) Quant à l'espoir que peut apporter un roman, c'est vraiment très important pour nous ! L'optimisme, la faculté de porter un regard bienveillant sur le monde (et pas seulement un œil critique, soulignant failles et défauts), ce sont des choses difficiles à gérer, bien sûr ; on court en permanence le risque de « tomber dans les bons sentiments », qui ont la réputation de faire de la mauvaise littérature. Nous espérons quand même avoir échappé à ce piège. La route des coquelicots est une comédie. Une comédie sentimentale et dramatique, avec des moments de grande émotion et de suspense, mais une vraie comédie ! Notre ambition ? Que les lecteurs passent quelques heures heureuses en compagnie de nos personnages. Qu'ils se sentent bien au bout de l'histoire d'Olena, Milena, Lydie, Flora et Henriette. Et que, peut-être, à la fin, ceux qui pensaient aux personnes âgées en fonction de leur âge puissent les voir simplement comme des personnes à part entière, enrichies et non diminuées par les années vécues. Et puis ceci également : penser un peu aux gens qui, comme Olena, rêvent de pouvoir vivre dignement, sans se cacher.

« Fantaisie, humour, émotion » : si ça vaut pour ce roman et pour l'écriture, ça vaut pour la vie, non ? En tout cas, nous le croyons !

Dans "Au tour de l'amour", qui mêle des textes très divers, la caractéristique commune est que les mots se répondent, que ce soit dans la nouvelle épistolaire ou dans les poèmes. Et c'est peut-être là que le lecteur perçoit le mieux l'entrelacs de vos deux personnalités.

Pour ce qui est du recueil "Au tour de l'amour", c'est exact, les textes se répondent, il y a en permanence une forme de dialogue. C'est un livre particulier parce que s'y imbriquent des poèmes anciens (écrits en solo) et récents (écrits tantôt ensemble tantôt en solo). Lors de l'élaboration de ce recueil, tous ces textes se sont transformés pour devenir un texte de Biefnot-Dannemark. Le poème final est sans doute la meilleure expression de cette osmose : tissé de fragments de poèmes de l'un et de l'autre, nous l'avons poli jusqu'à lui donner quelque chose qui serait notre patine... Il se fait par ailleurs que nous l'avons souvent lu en public et que nous l'avons plus d'une fois retouché « à la voix ». Maintenant, comme disaient nos grands-mères, un chat n'y retrouverait plus ses jeunes ! Mais cela, justement, ça nous fait sourire.



www.francisdannemark.be/biefnot-dannemark

**Merci aux auteurs
pour leur
collaboration!**



Il y a cette femme.

Il ne la connaît pas mais il sait qu'il doit lui parler. Il sait qu'elle porte dans les yeux un moment de sa vie à lui.

Quelques secondes ?

Quelques années ?

Tout le reste du temps qui lui reste ?

Peu importe, seule compte la certitude qu'elle a, dans les yeux, dans les mains, un morceau de sa vie à lui.

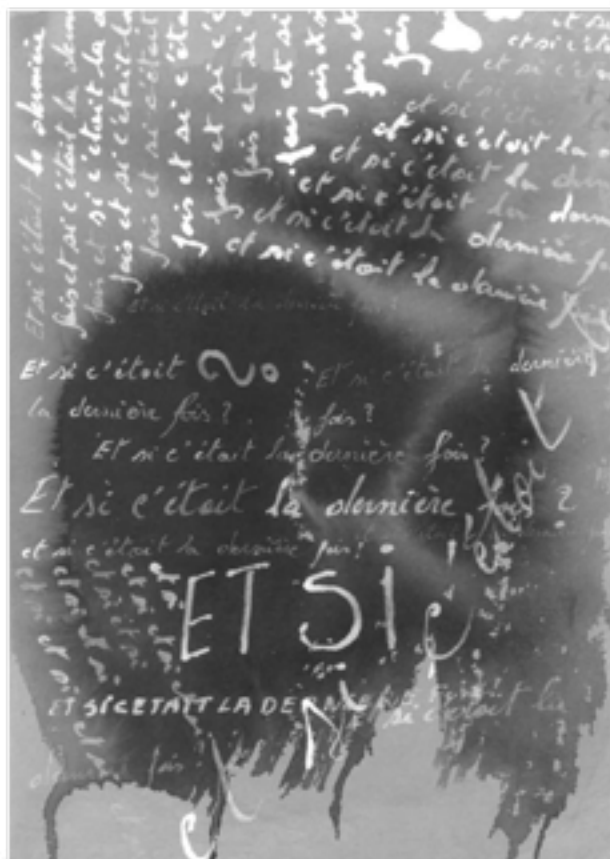
Un endroit où il se sentirait chez lui.

Il sait qu'il ne la connaît pas, mais il la reconnaît.

Il va lui parler.

Sur ces deux pages, quelques extraits du livre "Au tour de l'amour". Un extrait de "La Route des Coquelicots" est disponible en PDF sur le blog de Glaz!. Toutes les photos ont été fournies par les auteurs.

*Et si c'était la dernière fois...
Si c'était la dernière fois que je vois
dans les yeux d'un homme qu'il me trouve belle ?
Si c'était la dernière fois que je suis belle ?
Est-ce que ça arrive ?
Est-ce qu'il y a un jour, une minute
où on a fini d'être belle ?
Ce n'est pas très important...
Et pourtant, quand on se dit que ça s'en va...
Quand on sent que c'est presque parti...
Quand on se dit que plus jamais on ne surprendra
dans les yeux d'un homme cette petite lueur
qui s'attarde,
qui vous embrase en un instant, cette petite promesse
qui aura suffi à vous faire vibrer
un instant, une éternité,
sur la piste de tous les possibles.
Alors, on se dit que...
Et si c'était la dernière fois ?
La dernière minute, la dernière seconde où un homme
me regarde comme ça ?
Comme un homme peut regarder une femme
avec force et envie, brusquement.
Est-ce qu'il y a un jour où on se dit
que ce moment de foudre ne viendra plus ?
Et si c'était la dernière fois ?
Et si, pour moi, c'était aujourd'hui ce dernier jour ?
Et si c'était lui, ce dernier homme ?*



Le livre d'artiste, une complicité harmonieuse

La peinture est une poésie qui se voit au lieu de se sentir, et la poésie est une peinture qui se sent au lieu de se voir.

Jean Bazaine

Quand la peinture rejoint l'écriture, c'est la matière et la couleur qui s'unissent au son des mots, c'est l'artiste et l'écrivain qui s'accordent en toute liberté. On se souvient du prestigieux livre d'artiste de 1947 réalisé par Henri Matisse. Tout d'abord intitulé *Cirque*, il deviendra *Jazz* pour la lettre J de Joie ! Cependant, Matisse est le seul maître à bord de cette aventure artistique qui, d'ordinaire, rapproche deux individus, un artiste (peintre, dessinateur, graveur) et un auteur. C'est l'harmonieuse complicité qui s'instaure dans l'élaboration d'une œuvre sur papier, un objet d'art : le livre d'artiste.

Heureusement, le livre d'artiste ne tend pas à disparaître. Bien au contraire ! Certains s'appliquant même à l'élaboration artisanale de ce genre d'ouvrage, comme autrefois, à la fin du XIX^e siècle.

Au cœur des Monts d'Arrée, à Coat Malguen, les Editions Isabelle Sauvage ont élu domicile il y a douze ans. A l'ombre d'un sous-bois, cette thébaïde de pierres bercée par les vents, abrite la machine à remonter le temps ! Celle des beaux livres imprimés manuellement sur l'une des dernières presses à essai de la Banque de France. Dans le creux de ce vallon calfeutré, Isabelle Sauvage et Alain Rebours, éditeurs, s'animent dans la fabrication du livre d'artiste. Ce sont eux qui sollicitent tel artiste et tel écrivain, les mettent en contact sans qu'ils se rencontrent parfois, et font l'objet

livre, la mise en page et la forme qu'il aura au final. Les lettres sont assemblées à l'aide d'une pince à épiler, transportées et posées dans la machine. Puis, ils enduisent les rouleaux d'encre de la couleur choisie, une encre épaisse et concentrée qui viendra sourdre du métal. Mélodie des sons et des mots, rythmés par le mouvement des bras, de la pression des écrous et du ronronnement du moteur. Une page, quatre pages... c'est variable selon les artistes ! Chaque livre relié à la main a son histoire. Celle de l'auteur et de l'artiste qui, dans leur extravagance et leur spontanéité, permettront la naissance de cette œuvre. Complicité harmonieuse ajourée, polyglotte atmosphère comme le bourdonnement des litanies d'antan et le livre d'artiste prend forme !

« Il reste à se souvenir du chemin

Il reste à retrouver le passage

Il reste à s'arracher de ces temps d'ici, calmes

Quitte à perdre sa voix »

Brigitte Mouchel « Événements du paysage »
Éditions Isabelle Sauvage, 2010

Les Editions Isabelle Sauvage

Coat Malguen

29410 Plounéour-Ménez

02 98 78 09 61

Rencontre avec Isabelle Sauvage



*Isabelle Sauvage
dans son atelier
typographique
Le Télégramme, 2010*

Quelles sont vos motivations pour éditer des livres d'artistes?

Le livre d'artistes est le lieu d'un échange entre un écrivain et un plasticien, créé par l'éditeur fabricant qui est aussi le concepteur de l'objet. Il s'agit donc d'une sorte de dialogue à trois, chacun s'enrichissant de la parole de l'autre. Quel autre lieu permet aujourd'hui une telle conversation ? Et qui soit en ma possibilité ? Il y a également le plaisir de fabriquer de tels objets, le noir de la typographie, "la tête dans les doigts", comme je le dis souvent... Le livre d'artistes est ainsi un lieu de création où le corps s'implique, où mon corps est présent.



Quel accueil aujourd’hui avez-vous pour ces livres ?

Nous revenons de deux salons, et au-delà des ventes, beaucoup de personnes disent leur engouement pour ces objets qui approchent les techniques anciennes comme la typographie ou les plus modernes, qui donnent à voir une création collective. Et puis pour certains – moins nombreux –, cela peut être l’occasion d’acquérir une œuvre (ou plutôt une expression artistique) pour un prix (relativement) modeste.



Lydie Dattas dit que les poètes ont tué la poésie... Qu’en pensez-vous ?

A voir l’activité éditoriale, à voir le nombre de manifestations, on ne dirait pas. Est-ce encore de la poésie ? Oui, bien sûr, simplement les manières de l’écrire ou de l’entendre ont bien bougé et multiples sont les façons de l’exprimer. Mais reste ce qui fait poésie : l’écart avec notre langue de communication de tous les jours, la résistance face à nos normes linguistiques... Ce sont sans doute cet écart ou cette résistance qui sont devenus à la fois plus évidents et moins courants dans notre société actuelle qui refuse une pensée de la rupture — de l’écart.

*“Sommeils” de Charles Madezo et Thierry Le Saec, Editions Canopé.
Photos de Charles Madezo gracieusement offertes pour Glaz!*

Article et entretien : Caroline Constant

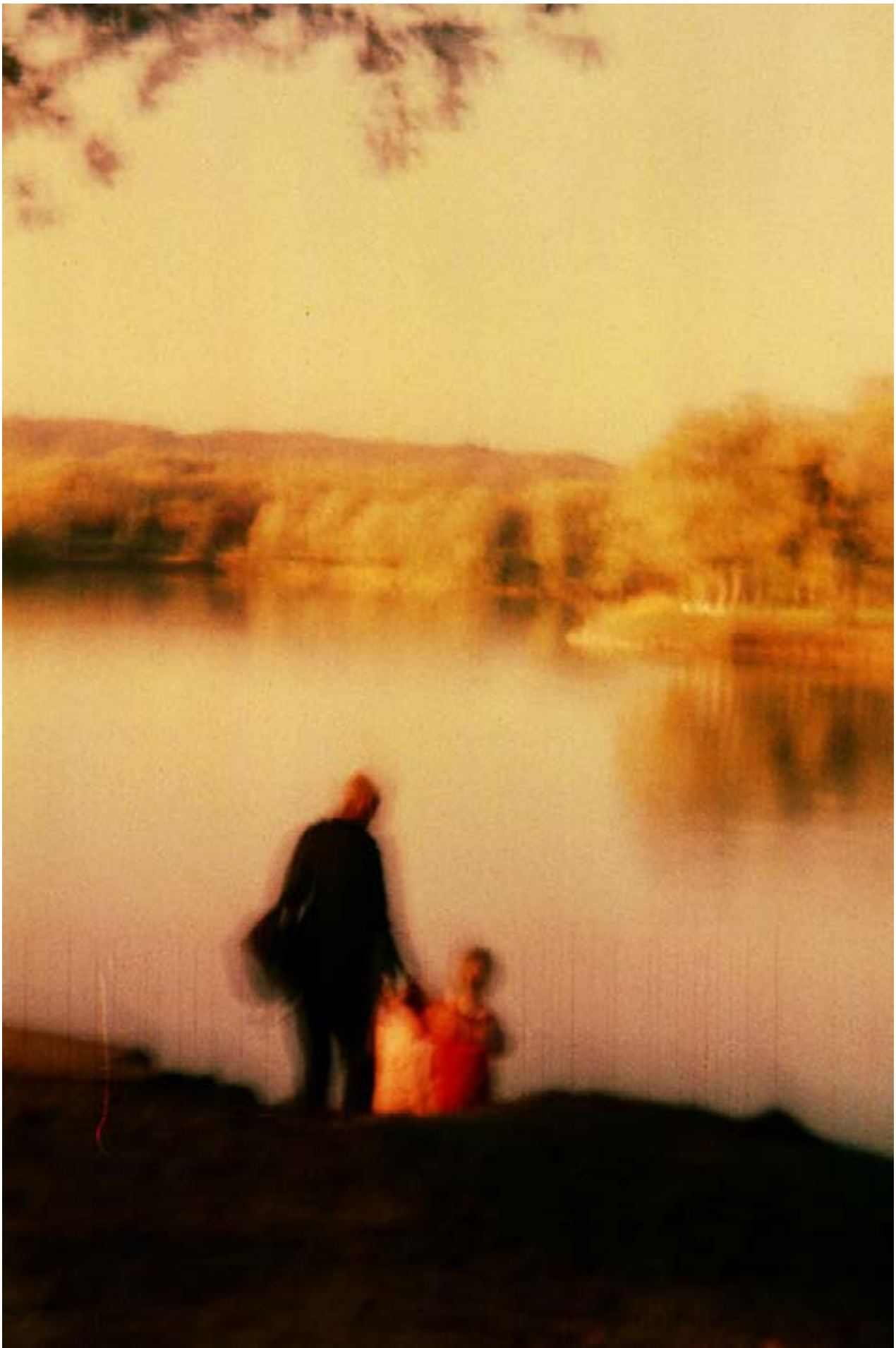


Photo : Stéphane Poirier



Photos des deux pages : Gwenaëlle Péron



Complicité animale





Enfance

*L'enfance est une plage
Où vagabondent encore quelques rires
Et courses effrénées
Aux empreintes éphémères*

*Elle est une vague
Née à l'autre bout du monde
Qui s'écrase et meurt
En mille étincelles*

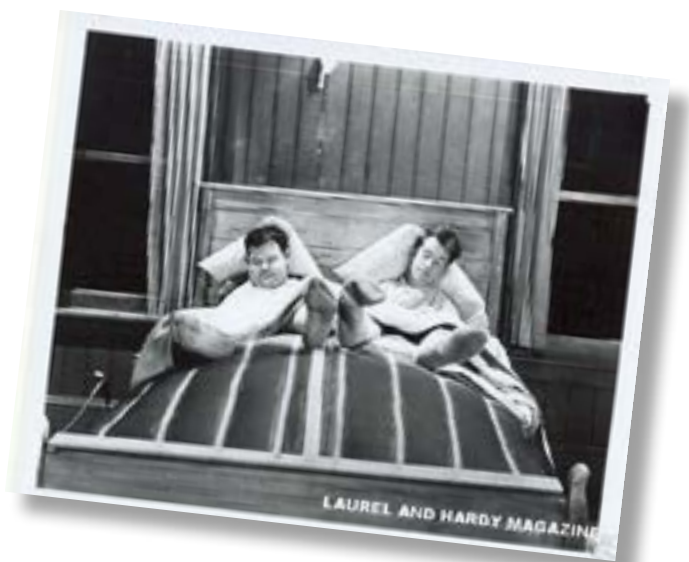
*L'enfance est un coquillage
Que l'on sort d'une poche recousue
Il chante la mer
Et les paradis perdus*

*Elle est un horizon
Que l'on effleure d'un bras tendu
Loin derrière
A tenter toujours d'en capturer une brique, tendre et complice*

*Philippe Vourch
texte et photos*



Stan & Oliver, pour le meilleur!



Laurel et Hardy ou 1+1=1.

Stan Laurel et Oliver Hardy forment le plus fameux couple comique de l'histoire du cinéma. Ils ont commencé à travailler séparément jusqu'en 1926. À cette époque Stan Laurel était un acteur beaucoup plus célèbre que son futur comparse. Le succès du duo fut immédiat aussi bien aux États-Unis qu'en Europe. L'influence du duo burlesque est considérable et de nombreux comiques ont reconnu avoir été influencés par les deux artistes, ainsi Jacques Tati, Pierre Etaix, Blake Edwards ou Jerry Lewis. Le couple constitué par Pierre Richard et Gérard Depardieu dans les films de Francis Veber (*Le fugitif*, *les compères* ou *La chèvre*) porte la marque de l'influence des maîtres du cinéma américain.

Deux personnages que tout semble opposer

En apparence, tout oppose Stan Laurel et Oliver Hardy aussi bien physiquement qu'intellectuellement. Le corps maigre et fragile de Stan Laurel flotte dans des vêtements trop grands. Hardy, lui, est imposant, le ventre en avant, le torse fièrement redressé dans son costume trop serré. Stan Laurel incarne un personnage somnambulique, lunaire, gaffeur, immature, enfantin. Comme la majorité des enfants, il n'arrive pas à mentir ou très mal, et lorsqu'il est pris en faute, il se réfugie dans les pleurs ou dans les bras de son complice Hardy. Oliver est investi d'une lourde tâche, protéger son ami, ce qui ne va pas sans une certaine suffisance et un sentiment de supériorité. Hardy se croit un homme du monde, connaisseur des usages de la bonne société et des bonnes manières qu'il doit inculquer à Laurel. Devant la sottise récurrente de son ami, il prend régulièrement le spectateur à témoin avec un regard vers la caméra. Il est généralement la première victime des bêtises de son ami.

Les deux faces d'un même personnage

Mais jamais le spectateur ne prend le parti de Hardy, même les plus jeunes enfants se moquent des deux protagonistes, se sentent souvent plus proches de Laurel moins ancré dans la réalité, plus poète, capable de faire surgir une flamme en frottant son pouce et son index. En fait, les acteurs sont les deux faces d'une même pièce comique : au recto le réalisme de Hardy, au verso la poésie de Laurel. Même les corps se complètent régulièrement, comme deux morceaux d'un puzzle. Le chapeau de l'un se retrouve sur la tête de l'autre, Hardy peut masser le pied de Laurel en pensant que c'est le sien en éprouvant un intense plaisir. Les corps sont parfois en fusion. Souvent les habits sont quasi similaires, seules des nuances de couleurs les différencient.

L'intégration dans une société, mais avec une certaine subversion

Les deux personnages occupent dans leurs films une position sociale similaire. Ils ne sont pas, contrairement à Charlot dans les nombreux films de Chaplin, en marge de la société, mais ils sont totalement intégrés. Ils occupent un emploi souvent modeste, ouvriers, artisans, employés, démarcheurs... Ils représentent une certaine idée de l'American Way of Life.

Mais les deux compères prennent un malin plaisir à détruire tous les symboles de la réussite économique américaine, ils sont les maîtres de la destruction systématique de la réussite sociale. Ils s'acharnent sur les pianos, détruisent les maisons en commençant par les portes, les fenêtres ou les cheminées. Sous leurs mains, les Ford T redeviennent des pièces détachées. Leur comique ne vient jamais de l'effet de surprise, le spectateur voit s'élaborer le gag qui est souvent répétitif. Le spectateur pressent la fin du gag, d'où naît le plaisir.

Complices même dans la mort

Les deux compères réalisèrent ensemble une cinquantaine de courts métrages et une vingtaine de longs métrages. Oliver Hardy fut victime d'une attaque cardiaque en 1956, qui le rendit paralysé du côté droit (il mourut l'année suivante à l'âge de 63 ans). Stan Laurel décéda en 1965, à l'âge de 75 ans. Dix ans auparavant, il avait été victime d'un accident vasculaire cérébral qui l'avait rendu hémiparalysé, paralysé du côté gauche. Même leurs morts se ressemblent.

Francis Frey



Photos extraites de <http://www.laurelandhardy.org/>
Glaz étant un magazine gratuit, il n'est pas fait
d'usage commercial de ces photos.



Photo : Stéphane Poirier

Cézanne et Zola, une complicité troublante

*Les inséparables ! Ils étaient trois : Zola, Cézanne et Baille...
Mêlant l'amour des mots à l'orbe des pinceaux,
De la plaine provençale aux rives de la Seine,
Epris d'absolu, Cézanne et Zola chantent la couleur et le
verbe.*

*Comme un vent tempétueux, les idées vont et viennent. Les
doutes et les colères aussi. Controverse pour l'un et l'autre.
Paul s'isole, travaille. Exhibition des corps nus sur la toile.
Blancheur des dunes sous un soleil d'orage. Dans ces
langues de feu, le ciel bleu s'illumine. Emile veille. L'atelier
des grands poètes... le Salon des Refusés...*

*Profondeur d'orange et de bleu. Le bleu du Sud, de la mon-
tagne à la mer.*

*Zola écrit. Il s'emporte. C'est l'écrivain et le critique. L'Œu-
vre ! Lantier et Sandoz, Cézanne et Zola. Complexité d'une
amitié, la déception d'un ami, l'amertume et la séparation.
La littérature ne suffit pas à guérir, avant de mourir dans les
brisures de l'aube.*

*Lantier meurt sous les doigts de l'auteur. Mais c'est Zola qui
part le premier. Et Cézanne, dans les trouées d'une œuvre, où
palpite son âme, infléchissant l'espace et ses ardeurs dorées,
écrit l'histoire, désormais seul.*

Caroline Constant



*Photographie d'Emile
Zola: Enviencedecrire.com
Photographie de Paul
Cézanne : biography.com*

Les Nouvelles



Histoire de Famille

Stéphane Poirier

La barrière empêchait les voitures d'aller plus loin. Gabin est arrivé avec une heure de retard. Il a attaché son vélo devant l'estaminet, et on a franchi le portillon.

On marchait dans l'herbe.

Ça faisait une éternité que je n'étais pas venu.

On coupait le grand pré pour rejoindre la rivière. Les mains dans les poches de son pantalon beige, il regardait le sol. Il répondait, et tentait de blaguer un peu.

Ça faisait longtemps.

Oui.

J'ai mis ma main sur son épaule, et on a continué d'avancer.

De nombreux arbres étaient encore couchés suite à la tempête.

De jeunes pousses vert clair renaissent.

C'était effroyable, ce cataclysme !

Il se gratta le haut de la cuisse.

Les canards de notre enfance s'en sont sortis ?

Oui, je crois.

Il me demanda des nouvelles d'Elisabeth.

- Elle va bien... tu as peut-être su qu'elle avait changé de boulot...

Maman me l'a dit. Et les enfants, l'école ?

Léa travaille bien. Gustave a plus de mal, toujours dans la lune celui-là !

On s'assit près du grand barrage. J'avais posé mon blouson en jean sur l'herbe. Nos épaules se touchaient.

Il me demanda si Papa venait toujours pêcher.

Il n'a plus le temps avec les restructurations dans sa société.

Il n'avait pas demandé sa préretraite ?

Si, mais il ne peut pas s'arrêter avant deux ans. Tu les connais, toujours à vivre au-dessus de leurs moyens ! dis-je en rigolant.

La rivière se déversait violemment, charriant encore du bois mort, et autres détritiques. Puis l'eau clapotait un instant, avant de s'étirer en aval.

Il pense toujours autant de mal de moi ?

Il ne pense pas de mal de toi, mais la vie que tu mènes heurte quelque peu ses convictions... Tu vois ce que je veux dire !

Ouais, ouais, parfaitement. Il faut que j'arrête de me sentir jugé par lui. Faut absolument que je me sorte ça de la tête ! ... Tu vois, au fond de moi, je sais que ma peur d'être jugé en permanence crée ces situations dans ma vie.

Il ramassa une pierre, et la lança le plus loin possible dans la rivière. Un merle jaillit d'un hallier.

C'est magnifique, ces tonnes d'eau qui se déversent...

Vous vous êtes toujours bien entendus, vous deux !

Disons que j'ai une vie qui correspond à l'image qu'il se fait de la vie. Très normée. Rien de très original. Mais bon, je suis heureux comme ça, c'est ce qui compte !

Je ne pourrais pas vivre comme vous...

Personne ne te le demande. On ne souhaite qu'une chose, c'est de te voir bien dans ta peau et dans ta tête.

Je n'ai pas l'air heureux ?

Je ne pense pas que tu aies trouvé le bonheur, mais tu as le goût de le chercher, et un jour ou l'autre, inévitablement, tu finiras par le découvrir.

T'es vraiment heureux, toi ?

Heureux ! Heureux ? Serein serait plus juste. Mais bon, même si la sérénité est une forme plus modeste du bonheur, c'est aussi sa forme la plus ambitieuse ...mais bien sûr, certain jour, comme tout le monde, je me demande quel est le sens de ma vie.

On marchait. Je découvris quelques cheveux blancs sur ses tempes. Tu les comptes ?

Je ris.

Tu préférerais « ma coupe obligée de moine bouddhiste » ?

On coupa par le sous-bois pour trouver le lac. Quelques planches à voile flottaient. Des adolescents en tombaient, pour vite regrimper dessus.

Gabin, plus détendu, me fit remarquer qu'elle ne devait pas être chaude. Il avait changé en un an. Il avait déposé les armes. Et même si avancer sans armure dans l'existence lui faisait peur, je le savais sur le bon chemin.

Tu crois qu'on peut louer des kayaks à cette saison ?

Pardon ?

Il répéta.

Je ne sais pas. Viens, on va demander !

On retira nos chaussures et nos chaussettes. On remonta nos manches, et le bas de nos pantalons. Côte à côte, on s'éloigna en pagayant sur le lac.

Ultra-moderne complicitude

Julien Mani

Il va falloir prendre des risques.

Partir seul, sans guère d'argent en poche, trimballant sur ma gueule et ma démarche, les signes distinctifs de l'occidental en cavale, un « dollar sur pattes », cible émouvante pour qui cherche à se refaire une santé, le pigeon parisien bien dodu et un peu perdu, l'abonné à la Sécu qui ressent le besoin vital d'un élan, carte blanche ou green card au hasard, la bonne affaire. Se reposer sur l'instinct de la bonne rencontre, décisions radicales à prendre en un quart de seconde, sans savoir pourquoi, juste l'instant qui dicte sa loi.

Le risque ? Accident de la route, agression, vol, maladies tropicales, infections, animaux venimeux et insectes sauvages, mafias et bakchichs, drogues artisanales, inflations stupéfiantes, famines chroniques comme soudaines, dieux vengeurs...

Pas grand-chose, en somme, en comparaison des risques grandissants qui attendent l'Occidental au coin de sa rue. Outre les burn-out, cancers, maladies urbaines, pathologies mentales foisonnantes, substances addictives pléthoriques, me guette ici le plus grand péril de tous : la mort lente, la torture du quotidien, le supplice de la normalité : la perte de toute sensibilité.

Avoir la chance de trouver un emploi, d'abord, en contrat à durée indéterminée, avec un treizième mois, des tickets resto, et une cantine d'entreprise pas chère. C'est décidé : je serais Chef de Projet. Retour à mes premières amours. Ne même pas me poser la question de savoir si j'aime mon travail : quand on a la chance d'avoir un CDI en pleine crise, on ne chipote pas au détail.

Puis, m'engager sur un crédit sur 20 ans, visant à l'acquisition de mon appartement (dans un quartier bobo, certes, mais de gauche, j'y tiens) et ainsi atteindre le Graal Social de la Propriété.

Ensuite, du fait de la sacro-sainte Loi de la Causalité, rencontrer cette femme de la même catégorie socio-professionnelle que moi (moyenne-basse

sous perfusion), qui aimerait les mêmes films, les mêmes musiques, qui aurait lu les mêmes livres, enfin, de quoi alimenter nos soirées télé, le soir après le boulot. Elle aurait la langue bien fourchue, et les fesses qui bégaiant, le genre de cul à l'allemande, qui se maintient dans la durée. Elle ferait un peu de sport. Elle serait pétillante, et soumise. Elle ne s'occuperait pas une seconde de Dieu, de la mort, ni de la Vie. Elle me ferait un enfant. Puis deux. Parce qu'elle « en a envie », alors que moi, j'aurais abandonné l'idée d'avoir un avis sur la question. On serait très complémentaires. On irait dans la maison de campagne de ses parents, dans le Lubéron, pour les vacances. C'est beau, le Lubéron. Ya pas qu'la Côte d'Azur, bordel.

Je prendrais des cachets le matin, pour arriver à me lever, et le soir, pour arriver à dormir, même en vacances. Je serais maniaco-dépressif, depuis le temps que ça me démange. Je ferais des crises de panique, de plus en plus espacées, mais de plus en plus violentes. La dernière m'aurait vu dormir, à poil, dans un fossé, le long de la RN187, en une nuit glaciale de février. Je sais plus de quoi ce serait parti.

Une fois de temps en temps, un petit accès de violence conjugale, parce que vraiment, des fois, « elle » parle trop, elle piaille même, et trop fort. On se séparerait, au bout de 5 ans, « elle » me mettrait à genoux, juste retour des choses. Je serais pas malheureux : je serais enfin seul, je verrais Léa et Valentine une fois de temps en temps, quand elles passent dans le quartier, et que mon téléphone est allumé. Je me réfugierais dans la bouffe, je prendrais du poids, ça j'en suis certain, depuis le temps que j'en ai envie. Je ne chercherais même plus à plaire. J'ai toujours détesté la séduction.

Je suis pas certain que j'aimerais mes filles. Elles ont tout pris de leur mère. Quand elles lui passent le téléphone, elles m'appellent « l'autre ». Voilà une chose qu'elles ont prise de moi : le franc-parler. Et ça, j'en serais pas peu fier.

J'irais au bar, regarder les matchs de Coupe d'Europe, me bourrer la gueule. Je pourrais plus fumer de cannabis : c'est formellement interdit, du fait de mon traitement. Peut-être que je m'offrirais une belle montre, une Breitling, bracelet bleu nuit, pour célébrer mes 15 ans de boîte ? Pas une Breitling, c'est trop m'as-tu-vu. Une Rolex. Je me verrais bien entamer une collection. Bandes dessinées Marvel Comics originales. Ou bien billets de banque du monde entier, que j'achèterais une fortune sur Internet. Ou des tatouages du mot « bonheur », en toutes les langues, dans mon dos, pour ne jamais le voir de face.

J'aurais pas le courage d'aller dans des clubs libertins.

Je m'inscrirais enfin dans un club d'aïkido. Pour les mauvaises raisons : j'irais, pour apprendre à me défendre, quand Vénére Maître Ueshiba l'avait conçu comme un art de la fuite.

J'écrirais de petites chroniques du quotidien, un faux air vicié de Michel Houellebecq, mélancolie française qui aurait encore le pouvoir de fasciner ces touristes au bronzage inné décidément inaptés à la déprime. Par contre, je renierais mes écrits d'avant. J'en aurais honte. Ou plus vraisemblablement : j'en aurais peur.

Je ferais de nouvelles fautes de français, comme d'oublier d'accorder mes participes, par exemple : « je ne vois plus le temps passé ». Et en me relisant, je comprendrais que, de faute, il n'y a pas, que c'est mon inconscient, qui sort au grand jour de temps en temps, et fait suinter toute ma frustration, ma nostalgie de ce temps d'avant, pas si lointain, quand je ne savais vivre que dans le présent, cette époque que je feignais d'avoir oubliée.

L'idée ne me traverserait même pas l'esprit, de me suicider. Encore moins, celle de Vivre.

Voilà. Ce qui nous pend au nez dans nos démocraties.

Le genre de risques, qui peuvent vous tomber sur la gueule, sans prévenir, en un quart de seconde, sans savoir pourquoi, juste l'instant qui dicte sa loi.

L'oubliée inconnue

Daniel Birnbaum

L'oubliée inconnue

- Ça se passe où ?
- Place de l'Étoile. Sous l'Arc de triomphe.
- Vous êtes nombreuses ?
- Je ne sais pas exactement, mais au moins une dizaine.
- Fais attention quand même. On ne vous laissera peut-être pas faire. Ils vont envoyer les CRS. Au mieux, vous allez être emmenées au poste.
- Manquerait plus que ça. Remarque, ça serait bien, ça ferait encore plus de publicité.
- Léa ! Tu ferais mieux de ne pas y aller.
- Oh tu m'énerves papa, je fais ce que je veux !

Dehors, il neige doucement. Les flocons tournoient dans la lumière violette du lampadaire qui a de la peine à atteindre, un peu plus bas, le trottoir immaculé. Ils tombent en tourbillons légers et atteignent leur repos silencieux et glacé. Comme des pensées. La rue est calme, étouffée par ce moment étrange. Le doux ronronnement du poêle berce la pièce. Les plaques de mica qui recouvrent la petite ouverture laissent filtrer la lumière rouge et mobile des flammes. Marie vient de ranger la vaisselle et le linge, elle a monté des boulets de charbon et quelques pommes de terre de la cave. Il lui faut vite trouver quelque chose à faire pour éviter de penser. Elle pensera à lui bien sûr, elle lui écrira, mais plus tard, juste avant de s'endormir. Là-bas aussi il doit neiger, beaucoup plus qu'ici. Mais ce n'est rien. Là-bas ce sont les obus qui tombent et forment une tempête au milieu de la nuit.

Tout avait bien commencé pourtant. Elle avait mis ses plus beaux habits pour aller à ce bal. Elle ne savait pas ce qui allait se passer, elle s'était interdit d'imaginer, elle voulait juste s'amuser un peu. Il ne se passait pas grand-chose dans le village. Elle était fille unique. Elle avait dix-huit ans. L'âge où les jeunes filles devaient se trouver un mari. Elle voulait aller à la ville, étudier et devenir institutrice. Ses parents ne voulaient pas en entendre parler; elle se marierait à un gars du village et resterait à la maison. Le bal avait joué son rôle. Il dansait bien, son corps souple et virevoltant l'entraînait dans

une ronde grisante. Marie savait ce qu'elle voulait faire de sa vie. Deux choses apparemment opposées, bâtir un futur pour elle, où elle puisse jouer un rôle, mais à l'intérieur d'un conte de fées. Ce soir elle avait déjà trouvé le prince charmant. Elle verrait bien pour le reste. Le vieux rubis nacre de l'orchestre jouait une valse magique. Ils s'étaient revus presque tous les jours. Jusqu'à ce qu'il parte. Le 6 septembre 1914. Un jour maussade. Il y a de ça un peu plus de deux ans.

Elle se plait bien dans le village. Pourtant, un sentiment confus, mal défini, l'accable. Bien sûr, la vie est rude parfois, mais ce n'est pas ce qui la trouble le plus. Elle sait supporter et même aimer le sombre de l'hiver, la sobriété des paroles, la sérénité suspecte de l'horizon immuable. Elle est en décalage. Elle rêve. D'absolu et de liberté, et aussi de fantaisie pour faire le lien entre les deux. La fantaisie c'est le désir, celui de la vie, de la justice, de la nouveauté, qui permet de s'exprimer tout en respectant à la fois ses principes et la liberté. Elle compense sa courte expérience de la vie par une exquise compréhension des choses, par une sensibilité qui ne semble pas exister autour d'elle. Elle a un but et elle est déterminée. Elle sait que cela mène à se faire traiter de prétentieuse. Alors elle le cache. Il ne faut pas être différent. Et surtout, il ne faut pas être à part. Être une belle jeune fille est bien suffisant pour se faire remarquer, attiser des convoitises, susciter des jalousies et des commentaires aigris. Mais finalement, quand elle s'interroge plus longuement, elle n'est peut-être pas si différente des autres. Peut-être tout le monde est-il comme elle dans le village ? Quand on se rassemble, il faut se ressembler. Pour mieux se fondre dans un paysage immobile. Pour supporter les habitudes. Pour suivre les codes. Et c'est cela, plus que ses parents, ou que les possibilités limitées du village, qui bride ses aspirations, étouffe l'intensité de sa jeunesse.

Mais tout ça est balayé maintenant par une angoisse plus grande. Une peur permanente, lancinante.

— Papa, je ne devrais pas poser cette question, mais... tu crois qu'il reviendra ?

— Bien sûr, mon enfant, tu verras, tout ira bien...

— Je serais si heureuse. Mais, tu ne sais pas en fait. Tu ne peux pas savoir.

— Tout redeviendra comme avant. Vous ferez un beau mariage et vous aurez de beaux enfants. Mais il faudra bien s'occuper de lui.

Au-delà de la guerre, du malheur, de son amour, de sa vie suspendue, les pensées de Marie s'envolent. Alors c'est ça la vie ? Les hommes se battent et nous sommes là pour panser leurs plaies ? Pour avoir des enfants, des enfants qui se battront à leur tour ? Elle ne peut s'empêcher. Elle croit être la seule à penser ainsi et garde tout cela au fond d'elle. Elle a presque honte. Bien sûr qu'elle s'occupera de lui, il l'aura bien mérité, ce n'est pas de sa faute si on se bat, mais comment tout concilier ? Elle finit par se faire une raison. La neige s'arrête, dégageant dans le ciel une arche d'étoiles. Le reste est blanc et silencieux. Le ciel s'accommode, lui. C'est peut-être cela la solution. Faire comme lui. En gardant le mystère.

De la fenêtre, Léa aperçoit le boulevard en contrebas. Elle est heureuse. Elle aime ces moments de quiétude où il faut peu de choses pour être bien. Un rayon de soleil, une odeur subtile, une heure douce. Mais le tumulte peut aussi avoir du

bon. Il y a deux ans, le mois de mai avait commencé de façon tonitruante et s'était fini en laissant une trace. La fin d'une guerre est moins la fin d'une ère que celle d'une révolution. Quel bonheur de pouvoir crier ses aspirations au grand jour, d'ouvrir de nouvelles portes, de rêver d'un monde idéal ! Et surtout, de faire prendre conscience. Car les certitudes avaient été brisées plus que les boutiques ou les barricades. Depuis, Léa a saisi toutes les occasions pour manifester ses désirs de femme, pour vivre ses espérances, pour exprimer ses différences, pour exister. Et aujourd'hui, 26 août 1970, est un grand jour. Elle s'apprête à aller déposer une gerbe sous l'Arc de triomphe. Une gerbe de fleurs blanches, à la fois reconnaissance et manifestation, comme son état d'âme du moment.

Pas au soldat inconnu. Oh non ! On lui en dépose régulièrement.

À sa femme. À la grande oubliée. À l'oubliée inconnue. Et à toutes les femmes, avec qui elle semble être de connivence aujourd'hui.

C'est le début de l'hiver. Marie regarde avec mélancolie et espérance sa belle robe blanche. Immaculée et bien rangée, prête pour le mariage. Dès qu'il reviendra.

La neige s'était remise à tomber. La neige tombe quand elle veut. Souvent jusqu'aux mois de mai.

Les vieux complices

Philippe Vourch

Il finit de serrer le deuxième lacet de ses confortables chaussures de marche, capture de son feutre noir ses cheveux gris, un peu fous sous la brise, et attrape le haut bâton de marche qu'il s'est confectionné des années plus tôt à partir d'une branche de noisetier jetée au sol par une tempête. Avant de sortir, il jette un œil au miroir et retouche ses fines bacchantes qui lui valent parfois d'être moqué par son ami.

Il laisse la petite gare maquillée de chaux et de briques rouges derrière lui, s'engage sur le chemin de terre sèche qui serpente entre des massifs de rhododendron, de bambous enlacés aux pieds de peupliers et de tilleuls si serrés qu'un petit animal peinerait à passer entre eux. Le vent agite les hautes branches des arbres et fait danser les ombres devant lui.

Même s'il dessine de longues courbes au milieu de la végétation, le discret chemin longe de près une vieille ligne de chemin de fer qui se trouve là. Il sait, pour s'être renseigné, que cette ligne liait l'intérieur des terres à la côte et servait autrefois essentiellement au transport de marchandises. Le commerce puis l'essor du tourisme ainsi que l'arrivée des premiers congés payés en avaient fait un moyen de transport peu onéreux, sûr, et empreint d'une douce poésie.

C'était avant, depuis le monde a changé et, à son sens, oublie trop souvent de prendre le temps.

C'est une marche qu'il aime faire de façon régulière. Elle le mène à travers champs, au cœur de la campagne en le maintenant la plupart du temps à l'abri du soleil et du vent. Seuls quelques passages sont à découvert. Ils proposent alors au regard un délicieux panorama où les champs de blé et de tournesols jouent à saute-mouton jusqu'aux pieds de collines dressées plus au nord.

Le chant de grosses sauterelles mâles intéressées, et le pépiement d'une multitude de petits passereaux dissimulés dans les buissons le suivent et rythment sa marche d'une douce cadence.

L'été est bien entamé et ouvre grand ses fenêtres. Il s'arrête un moment et observe. Il se sent bien, en accord avec lui-même et l'univers qui l'entoure.

Dans son dos, bien calé, un énorme sac de cuir usé lui donne l'allure d'un bossu pour qui l'observerait de trop loin ou ne prendrait pas la peine de le détail-

ler.

A dix mètres devant lui, la truffe labourant chaque parcelle de sol et le moindre taillis, un vieux chien blanc au museau et boute des pattes marron aux allures de chaussettes, se retourne à intervalles réguliers pour, de temps en temps, rester planté là et le dévisager.

- Ne t'inquiète pas Hector, je te suis, je suis moins vieux que toi maintenant tu sais. Allez, avance bougre de chien. La voix basse et mélodieuse roule les R, tandis qu'un accent chaud et d'ailleurs l'accompagne.

Il n'est pas d'ici mais de l'autre côté de l'atlantique, d'une petite ville que sa mémoire parfois aimerait bien effacer.

Tout le monde le connaît et l'apprécie dans le coin, il est pour ainsi dire devenu un gars du pays. Seul le garde champêtre le regarde d'un mauvais œil et pour cause, chasse et pêche sont prohibées par ici, mais lui n'en a cure. Il aime améliorer son ordinaire de temps en temps et puis il a découvert un extraordinaire coin à poissons.

Il ne s'est jamais fait prendre sur le fait même si certaines fois ce fût à un cheveu près. Il connaît parfaitement les horaires et les habitudes de Gildas. Si les sentiers n'ont plus aucun secret pour lui, il reste cependant méfiant des réactions de ce grand nigaud. Sans être particulièrement vif, ce vieux briscard n'est certainement pas tombé de la dernière pluie et, lui, est un vrai gars du pays.

A plusieurs reprises, au café de la Grand-Place en ville, ils se sont croisés du regard. Chacun sait ce que l'autre pense, mais jamais un mot n'est échangé, tout juste un signe de tête. Le « Slurp » des cafés ou bières sirotés se fait entendre et une tension palpable se fait alors sentir entre les deux hommes.

Il longe toujours la voie ferrée. Cet endroit-ci la met particulièrement en valeur au milieu d'une nature sauvage et libre. Les rails, piqués de rouille, disparaissent par endroits au profit d'immenses tapis de fleurs multicolores, créant pour l'œil une fabuleuse peinture.

Ce chemin de fer aujourd'hui inutilisé, abandonné des lourds convois fumants et grinçants, le fait souvent penser à ce que fût sa vie. Parfois droite, simple, sans embûches et d'autres fois, tortueuse, impénétrable, allant se perdre au sein d'épais buissons où n'entre aucune lumière. Chaque homme a son passé, ses bagages, certains parfois tellement lourds à porter.

Il observe Hector toujours à quelques pas devant lui. Il semble avoir débusqué un petit animal car il se met soudain à japper tout en remuant la queue avec frénésie.

- Eh bien, que t'arrive-t-il donc, sac à puces ?

Un jeune lièvre détale sans prévenir sous ses yeux et le chien entame une course poursuite où zigzags et accélérations sont de mises. Ce dernier s'arrête bientôt, s'assoit, reste regarder le « grande oreille » se carapater sous un buisson, puis, langue pendante, jette un regard de dépit à son maître.

- Et bien tu croyais quoi ? Ce n'est plus de notre âge tout ça.

Il s'approche de l'animal et lui flatte le flanc. Du fond de sa poche sort une croquette qui disparaît comme par magie dans la gueule du chasseur fatigué par les années. Le dîner sur patte a disparu et n'est pas prêt de repointer le bout du museau par ici.

Sébastien se souvient parfaitement de ce jour, il y a quelques années, où dans des conditions similaires Hector avait disparu ventre à terre derrière un énorme lièvre. Il l'avait appelé de longues minutes sans résultat. Inquiet il s'était lui aussi aventuré dans l'épais taillis. Au sein de celui-ci, un imbroglio, un fatras de branchages, de fougères et de ronces mélangés. Pourtant, contre toute attente, il était parvenu à y discerner un semblant de passage. Il l'avait suivi sur une longue distance pour déboucher au grand jour à un endroit complètement dissimulé et ignoré de lui.

Ce n'était pas bien grand, ceinturé par de petites falaises d'un côté et par de hauts arbres de l'autre. Il possédait en son centre un petit étang qu'il a de suite considéré comme l'âme du lieu. Sa surface était fréquentée par différentes espèces d'oiseaux et décorée d'une extraordinaire variété de plantes.

Sa connaissance de l'un et de l'autre ne lui avait permis que de reconnaître ici des Colverts, là des roseaux ainsi que des nénuphars soutenant de larges fleurs blanches.

- Une ancienne carrière, s'était-il dit. Tout y respirait le calme et la tranquillité.

Depuis, il s'est rattrapé et possède une connaissance encyclopédique de chaque centimètre carré de ce petit paradis, de ce qui y pousse et y vit.

Ce petit chemin, il le parcourt en ce moment même. Il prend bien soin d'en dissimuler l'accès chaque fois qu'il l'emprunte. Il aime venir ici, il s'y ressource et y trouve une grande quiétude. C'est son jardin secret et il n'est pas prêt de le partager, seule une personne de sa connaissance le connaît.

Hector le devance avec, comme à son habitude, la truffe à labourer le sol. De nouveau le chien lève la tête et s'assure de la présence de son maître. Au bout du museau quelques grammes d'un mélange de terre et de feuilles mortes.

Les deux compères débouchent sur leur lieu de destination.

Sur le côté le mieux exposé du plan d'eau se dresse un vénérable Orme au tronc marqué par une succession d'étés et d'hivers, si imposant que dix hommes le ceintureraient avec difficulté.

Son écorce, lacérée, éclatée en un nombre infini d'endroits, ne l'empêche nullement d'arborer un air fier, majestueux, défiant les années passées et à venir. Il paraît être à la fois le père et le protecteur de cet endroit, étendant ses branches si loin que la gravité semble absente du lieu, remplacée par quelques anciennes magies.

- Comment ne pas t'aimer mon ami, se dit Sébastien en se dirigeant vers lui ?

Une vieille souche repose à son pied. Celle-ci lui permet d'avoir une vue d'ensemble de ce lieu unique mais aussi, confortablement adossé à l'arbre, de plonger dans une de ces siestes qu'il affectionne tant.

Parvenu à ses côtés, il enserme l'arbre et vient plaquer sa joue contre l'écorce sombre et rêche. Pendant de longues secondes il calque sa respiration au mouvement des lourdes branches garnies de feuilles qui, telles de minuscules voiles vertes, captent le plus infime souffle de vent et se laissent bercer par lui.

- Ah ah, je vois que tu te portes comme un charme, ce qui n'est pas mal pour un Orme. Puis il pose son sac à dos, en extirpe doucement des couverts, une assiette, un gobelet, une boîte de plastique ainsi qu'une bouteille de vin.

- Ne bouge pas Hector, je reviens de suite.

L'animal ne l'écoute pas, il renifle et gratte l'éternel trou de lapin à cinq mètres de là, celui-là même qui l'avait retenu loin des appels inquiets de son maître.

- Bon sang, il est vide imbécile. Te voilà donc atteint d'Alzheimer ? C'était il y cinq ans mon pauvre vieux. La seule chose que tu risques de trouver là-dedans c'est un vieil hérisson acariâtre qui ne partagera en aucune manière ta façon de vouloir faire connaissance.

Le chien gratte de plus belle et se met maintenant à japper.

- Je te préviens, si tu foires ma sieste, tu finis en boîte de conserve !

Le chien fait disparaître sa tête entière dans le terrier. Sébastien fait un geste de la main en signe d'abandon puis prend la direction du plan d'eau.

Arrivé là, d'une main il sort un long bout de ficelle de sa poche et fait glisser un solide couteau au creux de l'autre. D'une taille rapide et précise il coupe la ficelle, en attache une extrémité à la bouteille et l'autre au sommet d'un roseau prévu à cet effet puis plonge délicatement le précieux contenant dans la fraîcheur de l'eau. Quelques carpes intriguées approchent de l'objet et disparaissent en une série de mouvements vifs, soudain apeurées par l'ombre du grand homme.

- Rendez-vous dans une petite heure ma belle.

Il fait demi-tour, remonte légèrement son pantalon de toile gris et se dirige à grands pas vers l'Orme qui propose l'abri idéal contre un soleil particulièrement ardent à cette heure de la journée.

Hector est assis devant le trou qui affiche une terre fraîchement retournée. Immobile tel un cerbère, il semble hypnotisé par le déplacement lent d'un gros scarabée à la carapace nacré de vert et de noir, se dirigeant droit vers lui.

- Ça y est ? Tu comprends enfin que cette dépense d'énergie ne sert pas à grand-chose ? Ne va pas le croquer celui-là, tu vas encore nous faire une diarrhée et hors de question que tu ailles essayer ton foutu arrière-train sur le tapis de la chambre. Bougre d'andouille !

Le chien sort de sa léthargie, approche de son maître et vient poser sa tête sur la jambe repliée de Sébastien. Quelques coups de langue bien placés sur le bout du museau font disparaître toutes traces de sa minutieuse enquête.

- Ne t'avise pas me faire la même chose, je me suis lavé ce matin moi monsieur. Tiens c'est pour toi.

De la boîte de plastique, Sébastien sort deux énormes saucisses cuites qu'il découpe en plusieurs morceaux pour ensuite les déposer directement sur l'herbe.

Hector attend patiemment langue pendante et yeux grands ouverts. Sa queue fouette le sol et sème un véritable vent de panique au sein d'une longue colonne de fourmis. Sur un geste du vieil homme, il engloutit sa ration qui disparaît de la surface du sol comme si elle n'avait jamais existé.

- Si tu as soif, c'est pas l'eau qui manque ici.

Derrière le chien, le scarabée aventureux poursuit sa route et finit en un silencieux roulé-boulé au fond du trou.

Sébastien s'appuie contre l'arbre, caresse l'animal rassasié en le complimentant puis se laisse aller à ses rêveries habituelles.

Haut dans le ciel, les nuages apparaissent, s'entrelacent et prennent de multiples formes de songes cotonneux. Son esprit et son corps se détendent puis se détachent comme à chaque fois. Un long soupir s'échappe de ses poumons. A partir de cet

instant chaque seconde devient unique et il la savoure de tout son être. On a qu'une vie paraît-il, ici tout sublime la sienne. Alors il s'envole et rejoint ses blancs compagnons au sein de l'azur.

Sous le grand Orme, un ronflement s'élève. La tête penchée, le feutre glisse et part rouler au sol.

Il s'est assoupi.

« ... Pourquoi tu roules si vite ? Tu es fou, arrête !!! Elle part dans un grand éclat de rire, il sent ses bras le serrer plus fort puis son visage venir se poser contre son dos. Il sait qu'elle écoute battre son cœur comme à chaque fois. Il est heureux, il l'aime et elle aussi, la vie est là devant eux, qui défile au son de sa moto. Son corps est chaud comme le soleil, il sera bientôt contre le sien. Il passe une vitesse et accélère encore, laissant la petite ville en bord de mer loin derrière eux... »

Un aboiement l'extirpe difficilement de son sommeil. Un trait rouge et bleu fend l'air juste en face de lui. L'impact à la surface de l'eau projette une gerbe qui retombe aussitôt. La scène achève de le réveiller.

Il reconnaît l'hôte, celui-ci est apparu il y a peu et sous ses atours multicolores le Martin-pêcheur est un redoutable amateur de petits poissons. Cette fois-ci encore il rejoint son perchoir avec un butin frétilant.

Sébastien lève la tête et observe la position du soleil.

- J'annonce quinze heures. Tu en penses quoi Hector ?

Au son de la voix le chien entrouvre un œil puis le referme.

- Tu ne sais pas ce que tu veux toi. Alors, tu aboies ou tu ronfles bougre d'andouille ?
A moins que tu ne fasses les deux en même temps, tu en est bien capable.

Il vérifie l'heure à sa montre puis décide d'aller retirer la bouteille de son frigo naturel.

- Une heure pile poil, c'est tout bon.

Il se réinstalle sur son tronc, sourire aux lèvres et bouteille fraîche à la main.

Il aime ce petit casse-croûte de milieu d'après-midi, une vieille habitude acquise il y a un demi-siècle et qui ne l'a jamais quitté.

Un saucisson se fait rapidement découper en tranches fines puis l'ensemble est placé entre deux morceaux de pain.

Il entame son sandwich de bon cœur et l'agrément d'un grand verre de vin rempli à ras bord. Quelques gouttes s'échappent, roulent sur son menton et viennent décorer son pantalon. Il balaie les dégâts d'un revers de manche, renifle bruyamment pour ensuite cracher un peu plus loin.

Son regard se porte sur la surface du lac où un ballet aérien vient de débiter. Les nuages commencent à dissimuler en partie le soleil et sous la fraîcheur nouvellement accordée, d'énormes libellules vont et viennent faisant briller leurs ailes telles de petits diamants. Le vrombissement qu'elles émettent lui parvient et le fait sourire.

- C'est un vrai bal mon vieil ami. Écoute Hector, écoute bien. Elles chantent et dansent pour nous. Tu entends le vrrrrmmmm vrrrrmmmm vrrrrmmmm ?

Il se verse un second verre de vin puis rebouche la bouteille de ses doigts secs et crochus. Le bouchon de liège reprend sa place en une succession de petits grincements.

Il porte le verre à ses lèvres et le liquide glisse en lui par petites gorgées.

Il conclut l'opération par un puissant claquement de langue.

- Le sang des Dieux Hector, le sang des Dieux. Ça ne se boit pas, ça se savoure du bout de l'âme.

Les rares couverts, pour la plupart inutiles, glissent au fond d'un sac. Tout à l'heure il retournera au bord de l'eau où un nettoyage rudimentaire sera effectué.

Il sort un petit calepin du sac, l'ouvre à une page vierge et se met à griffonner ce qui lui passe par la tête. De longues minutes s'écoulent avant qu'il n'arrête d'écrire, satisfait. Il inspire profondément, range le calepin à sa place, attrape un bâton à sa portée, et commence à taquiner son chien.

- Hé hé vieux flemmard, que dirais-tu d'une petite baignade ?

Il se lève puis prend la direction de l'étang, Hector à ses talons. Le chien sait ce qui l'attend et manifeste sa joie et son impatience par de multiples bonds autour de son maître. Arrivé au bord, Sébastian a juste le temps de voir filer une ombre qu'il connaît bien. L'énorme carpe reconnaît elle aussi l'ombre qui s'approche du bord et ne demande pas son reste.

- Ah ah, pas aujourd'hui, je suis ici en touriste, tu ne risques rien. Mais ne t'inquiète pas, ce n'est que partie remise, il reste une belle place dans ma poêle à frire.

Le chien prend appui sur les jambes de son maître tout en jappant.

- Oui oui, voilà, voilà !

Il lance le bâton au beau milieu du plan d'eau. Hector plonge soulève une vague qui fait danser les nénuphars puis se met à nager énergiquement vers le jouet improvisé.

Une demi-heure plus tard les deux vieux gamins, fatigués et heureux, décident de remonter sous l'Orme.

Le vieil homme retrouve sa place pendant qu'un tas de poils dégoulinant s'ébroue près de lui.

- Hey ! Voilà que tu me douches à présent ? Il le repousse du bout de la jambe. Prend tes distances mon gaillard, je ne marche pas à l'eau, tu le sais bien. Bon, que dirais-tu d'un peu de musique mon vieil ami, afin d'apporter un peu de repos à nos pauvres palpitants et un peu de douceur à nos vieilles carcasses ?

Le chien se gratte difficilement l'oreille de la patte arrière, s'allonge en face de lui et reste à le fixer.

- Oh, je connais bien cet air-là. D'accord, d'accord, faisons ce que l'on dit, laissons place à notre vieille amie.

Il se penche vers son sac, fait glisser le lacet de cuir qui le maintenait fermé et en sort une mallette laquée de rouge et écaillée par endroits. Il la pose avec douceur juste à sa gauche. Il fait délicatement sauter deux serrures dorées, soulève le couvercle qui laisse apparaître un objet ramassé sur lui-même et posé dans le fond. Il marque un temps d'arrêt, reste à le regarder un long moment puis décide de le sortir de son logement feutré avec d'innombrables précautions.

Il pose l'instrument sur ses genoux puis se repositionne afin de parfaitement caler son dos contre le tronc de l'Orme.

Ses longs doigts craquent lorsqu'il commence à les remuer pour les assouplir puis viennent prendre leur place sous deux lanières de cuir de part et d'autre du bandonéon aux touches rutilantes.

Bientôt s'élève un air de Tango qui emplît l'espace entourant l'arbre, jusqu'aux

falaises et la dense végétation clôturant le lieu.

Hector observe et écoute. Comme à chaque fois il décide de participer en levant le museau et en jappant. Comme à chaque fois Sébastien le reprend en lui disant que ce n'est pas un « bœuf ».

Le vieil homme ferme les yeux, ses doigts ont retrouvé toute leur jeunesse et virevoltent d'une touche à l'autre. Il plonge dans un monde oublié, un monde laissé loin derrière lui. Un Tango s'élève, lent, puissant, triste et majestueux.

Les minutes s'égrènent puis le temps s'arrête et se met à danser à ses côtés sous les lourdes ramures qui bruissent et semblent l'accompagner.

Une goutte vient s'écraser sur sa joue. Il s'arrête instantanément, penche la tête et vérifie l'état du ciel. Un bataillon de nuages apparaît au-dessus des falaises tandis que la surface de l'étang voit naître quelques cercles concentriques formés par les chutes disparates d'énormes gouttes d'eau.

- On dirait bien qu'il va falloir plier bagages mon ami si nous voulons éviter l'orage qui s'annonce.

Il ramasse soigneusement le bandonéon dans sa boîte puis glisse celle-ci dans le sac. Il en profite pour extirper une pèlerine gris-vert d'une des poches dont il est assorti et l'enfile rapidement.

- Chapeau Hector.

Le chien se retourne, saisit délicatement le feutre posé plus loin sur la souche et le lui apporte.

Sébastien fait glisser le sac à dos sur ses épaules, ajuste son couvre-chef, lisse ses bacchantes et saisit son bâton de marche.

- Paré mon ami ? Il va peut-être falloir forcer l'allure, ça dépendra des vents.

Au-dessus de l'étang plus rien ne se déplace, toute vie est rentrée s'abriter.

Une seconde Sébastien pense aux élégantes libellules vrombissantes et agitées qui deux heures auparavant naviguaient entre les roseaux en d'impressionnants chassé-croisés. Il les imagine maintenant se dissimuler sous les grandes feuilles des différentes plantes qui parsèment le plan d'eau car il ne discerne ni l'éclat doré de leurs ailes, ni le chant qui les accompagne.

- Elles ne sont plus que des petits êtres soumis aux mêmes lois que les autres. Finis les anges, elles sont redevenues de simples libellules mon brave Hector.

Il se penche, caresse le chien entre les deux oreilles puis prend le chemin du retour d'un bon pas.

Le premier roman de Philippe Vourch - Les Genoux écorchés - paraîtra chez Christophe Lucquin éditeur fin janvier 2015.



Glaz!
vous souhaitez
de très joyeuses fêtes
et une bonne année 2015!

Vous pouvez nous retrouver sur Facebook et sur le blog. Vous pouvez aussi parler de nous autour de vous...

Le thème du prochain numéro, à paraître fin mars, sera :

Les îles.

Vous pouvez déjà nous contacter à l'adresse mail suivante :

glazmagazine@gmail.com

si vous avez des idées et souhaitez nous proposer articles, textes, poèmes, photos, illustrations ou toute autre chose en rapport avec le thème.

A très bientôt!